

■ Jean DYBOWSKI (Professeur)

(1856-1928)

Aux origines de l'agronomie tropicale en France

(Voir Notices DYBOWSKI dans «HOMMES ET DESTINS» Tome I et Tome V)

Enfant de nobles polonais, issus d'une famille originaire de Minsk, émigrés en France après l'insurrection de novembre 1830 en Pologne sous occupation russe («L'ordre règne à Varsovie!»), car son père était officier, Jean-Thaddée Dybowski naît à Charonne (Seine) le 28 avril 1856, troisième fils d'une famille de six enfants. Intelligent, curieux, doté d'une santé à toute épreuve, il témoigne très tôt d'une activité débordante et d'une grande aptitude aux contacts humains.

Après d'honorables études au lycée Charlemagne, pendant lesquelles il se découvre un goût prononcé pour les sciences naturelles, il entre, en 1875, à l'École Nationale d'Agriculture de Grignon. En 1877, dès son diplôme en poche, il effectue un stage au Muséum National d'Histoire Naturelle pour parfaire ses connaissances en botanique, car il ressentait déjà l'envie de partir outremer explorer des pays récemment découverts, dont la flore et la faune étaient encore quasiment inconnues.

Une telle opportunité ne s'offrant pas à lui, Dybowski devient, en 1879, répétiteur de Botanique et de Sylviculture à Grignon, son école. Ses qualités pédagogiques et ses compétences l'y font nommer, dès 1880, au poste nouvellement créé de Maître de Conférences d'Horticulture.

C'est là qu'il fait la connaissance de Charles Chalot, probablement ancien élève de l'École d'Horticulture de Versailles (1), qu'il a pour préparateur et qui restera son fidèle assistant et son ami toute sa vie.

L'entregent et l'activité de Dybowski lui permettent de se faire rapidement une place dans le monde de l'horticulture: secrétaire de la Société Nationale d'Horticulture en 1883, il publie un «Guide de jardinage» en 1889 et met en chantier un «Traité de culture potagère», somme éminemment pratique des connaissances de l'époque, qu'il publiera quelques années plus tard. Mais son intérêt pour les pays exotiques et son besoin d'explorer pour comprendre le poussent à développer des contacts utiles à la réalisation de ses ambitions. L'Exposition Universelle de 1889 lui donne l'occasion d'être membre du jury et de se faire apprécier de personnalités agricoles, coloniales, mais aussi scientifiques. Eugène Tisserand, ce grand agronome, qui, Directeur de l'Agriculture, fit tant pour l'agriculture coloniale et, auparavant, en tant que premier Directeur de l'I.N.A., éveilla de nombreuses vocations coloniales chez les

jeunes agronomes, remarque alors le jeune Dybowski, qui, d'ailleurs, ne passait pas inaperçu en raison de sa haute taille et son bagout!

Aussi est-il enfin chargé par les Ministères de l'Instruction Publique et de l'Agriculture de missions d'exploration scientifique dans le sud algérien, encore très mal connu. Deux missions, l'une, en 1889, dans les oasis de la province de Constantine, où il s'intéresse particulièrement à la culture du dattier, l'autre, en 1890, dans l'extrême sud algérien, aux confins du Sahara, mettent à l'épreuve de la pratique ses connaissances, son esprit d'observation et ses facultés d'organisation et de... débrouillardise!

En effet, voyageant seul, sans moyens, accompagné d'un interprète et de quelques nomades Chambas, il enregistre et ordonne de multiples informations, montrant ainsi sa capacité à dominer tous les domaines de l'exploration scientifique: géologie, pédologie, paléontologie, climatologie, botanique, hydrogéologie et hydraulique, zoologie, ornithologie, etc.. et, bien sûr, agriculture. Rien n'échappe à son regard d'observateur curieux et d'agronome de terrain. Ses rapports de missions, modèles de méthode et de clarté, sont fort appréciés, tant à Paris qu'à Alger. Dybowski y développe son sens de l'agriculture comparée, discipline qu'il fut un des premiers à mettre en oeuvre dans les colonies.

En définitive, l'Algérie est pour lui un véritable laboratoire scientifique, dans lequel il peut donner toute sa mesure d'homme et d'agronome. La réputation qu'il a ainsi acquise le fait choisir par le «Comité de l'Afrique Française» pour diriger une mission à envoyer en Afrique centrale en soutien de celle de Paul Crampel. Il avait, en effet, posé sa candidature au Comité, mais pour une mission d'exploration en Côte d'Ivoire, de Grand-Bassam à Say, après avoir échoué dans sa tentative d'accompagner la mission Foureau pour la traversée du Sahara.

Dybowski part donc pour le Congo, assisté de Charles Chalot, et y séjourne d'avril 1891 à juillet 1892, après une escale de quelques jours à Libreville, qui lui permet de rencontrer Pierre Savorgnan de Brazza, Gouverneur du Gabon, et Émile Pierre, Directeur du Jardin d'Essai. Ayant quitté Bordeaux le 10 mars 1891, il débarque au Loango (région de la future Pointe-Noire) à la mi-avril mais n'arrive à Brazzaville que deux mois plus tard, compte tenu des difficultés qu'il rencontre pour acheminer son matériel. Il y apprend, en juillet 1891, de la bouche de Nebout, seul survivant, le massacre, par les hommes du sultan Senoussi, de la mission Crampel qu'il devait renforcer, survenu le 5 avril précédent à El Kouti (ou Dar Kouti), dans le bassin du Chari.

Il part aussitôt à la recherche des assassins(2), remontant le Congo et l'Oubangui en canonnière pour rejoindre péniblement Bangui, poste abandonné

qui avait été réactivé par Crampel lors de son passage l'année précédente. Il quitte Bangui le 23 octobre, remonte le cours de la Kémo, gagne le bassin du Chari et, au village de Pangoula, situé à une dizaine de jours de marche d'El Kouti, où réside Senoussi ; bien renseigné, il attaque à l'improviste les assassins (ou supposés tels!) de Paul Crampel, Ali, Biscarrat et Orsi, auxquels il ne fait aucun quartier.

Mais la proximité de Senoussi et la présence signalée dans les environs de l'aventurier Rabah, obligent Dybowski, compte tenu des faibles forces dont il dispose, à se résigner à faire demi-tour, en décembre 1891, après avoir nommé «pic Crampel» un des nombreux pitons rocheux ou «kagas» (3) qui parsèment le pays des Ngapous, pour indiquer le point extrême atteint par son expédition. Cependant il peut ramener avec lui les restes de l'ingénieur Lauzière, mort de maladie avant l'assassinat de Crampel, restes qu'il a retrouvés au village de Makorou.

De retour à Bangui, Dybowski ne veut pas en rester là, désirant malgré tout donner un plus large contenu scientifique à sa mission, dont pourtant ça n'était pas le but explicite. Il souhaite compléter les trop rares observations déjà faites et remonte à nouveau la Kémo pour étudier habitants (pacifiques, ceux-là!)(4), flore, faune ... selon les méthodes qu'il avait mises au point en Algérie.

Faute de temps, de tranquillité d'esprit, il ne peut effectuer qu'un survol. Il fonde, au passage, les postes des Ouaddas et de la Kémo, y crée des «jardins potagers d'expérience» et collecte de nombreux échantillons botaniques et zoologiques à l'intention du Muséum.

Parmi les espèces rares ou nouvelles rapportées par Dybowski, on doit relever le *Coffea congensis*, le *Coffea Dybowskii*, proche du *Coffea excelsa* (5), un dattier sauvage : *Phoenix reclinata*, et une forme curieuse de palmier à huile: l'*Elæis Dybowskii*. Chalot et lui s'intéressent également aux mœurs des indigènes, et en particulier des Pygmées, à leurs pratiques agricoles et artisanales, qui feront l'objet, ultérieurement, de nombreuses publications.

Le peu que l'on connaisse des personnalités de Dybowski et de Chalot donne à penser que l'essentiel des observations, collectes et essais aurait pu être réalisé par Chalot, plus rigoureux et appliqué, mais aussi plus effacé et plus modeste que son patron, auquel il était très dévoué; Dybowski était par ailleurs très pris par la direction de la mission.

En outre, Chalot, devenu ensuite directeur du Jardin d'Essai de Libreville, poste qu'il occupa, après le décès d'Émile Pierre, de janvier 1893 à 1902, avant de venir enseigner à l'E.N.S.A.C., n'eut pas, comme Dybowski, rentré en France,

l'opportunité - mais peut-être aussi la volonté et la capacité (?) - de valoriser les résultats de cette mission.

Il est pour le moins curieux de constater que ces deux hommes, qui, par ailleurs, semblaient très liés, n'ont jamais publié ensemble. (6)

De retour à Brazzaville en avril 1892, après huit mois d'exploration, Dybowski, malade, doit être rapatrié. Il remet son matériel et tous les renseignements en sa possession à Casimir Maistre, qui venait d'arriver à la tête d'une nouvelle mission destinée à poursuivre l'expansion française et qui allait atteindre la Bénoué en janvier 1893. Il part pour le Loango et regagne la France où il débarque le 16 juillet 1892.

Vite remis et infatigable, Dybowski, dont la réputation d'agronome explorateur est dès lors bien établie, reprend ses pérégrinations. Sa notoriété lui permet, d'ailleurs, d'être naturalisé français en 1893. Cette année-là, il va d'abord aux États-Unis en tant que délégué officiel français à l'Exposition Universelle de Chicago, puis repart ensuite en Afrique centrale explorer la côte gabonaise entre Loango et Libreville et n'en revient qu'au printemps 1894.

Entre temps, Dybowski avait su convaincre Eugène Tisserand du brillant avenir que devraient avoir, selon lui, les colonies de la côte occidentale d'Afrique, en particulier en matière d'agriculture, et, sur son insistance, avait obtenu la création, à son usage, en 1893, à l'Institut National Agronomique d'un cours de «Cultures Coloniales». Ce cours sera transformé en 1899 en chaire magistrale, et Dybowski en sera nommé titulaire le 12 avril 1899; il en conservera la direction jusqu'à sa retraite en 1927.

Mais notre diable d'homme, toujours tenté par de nouvelles expériences exotiques et cherchant, en même temps, à atteindre une position professionnelle plus importante, se fait nommer en janvier 1896, toujours grâce à l'appui d'Eugène Tisserand, Directeur de l'Agriculture et du Commerce de la Régence de Tunis, où il succède à son ami Paul Bourde, qui avait déjà donné un élan remarquable à l'agriculture tunisienne. Prudent, il obtient cependant de conserver son poste de professeur à l'Institut Agronomique.

Dybowski songeait depuis déjà quelques temps à créer une véritable école d'agriculture coloniale pour former les cadres techniques qui faisaient cruellement défaut à l'Empire colonial français. Dès son installation à Tunis, il pense pouvoir arriver à ses fins, en raison de l'existence d'un jardin d'essai actif et déjà réputé, considéré comme le plus performant et le plus moderne de toutes les colonies. Il établit rapidement l'organisation, les plans et les programmes de «son» école et en annonce la création prochaine, dès novembre 1896, à la Conférence Consultative de la Régence.

Mais il se heurte à une forte opposition de la Chambre d'Agriculture et, surtout, de son président, de Carnières, qui ne voulait qu'une école «pratique», destinée aux fils de colons (7). Il est, en revanche, soutenu, grâce à ses relations et à son savoir-faire, par l'Association pour l'Avancement des Sciences qui avait déjà poussé à la création d'une «Station Agronomique» et qui, lors de son congrès de Carthage, émet le vœu de voir fonder, en Afrique du Nord, un établissement d'enseignement agricole «de premier ordre». Voulant désarmer l'opposition en la prenant de vitesse, Dybowski entreprend la construction de son école avec l'accord tacite du Résident Général René Millet, sans attendre qu'une décision officielle soit prise.

Mais l'opposition ne désarme pas, malgré les efforts qu'il fait pour convaincre la Conférence Consultative, et il subit même des attaques de la presse française, spécialement de la part de Louis Grandeau (8), scientifique de grande renommée, dans la «Revue des Sciences Pures et Appliquées».

Il joue alors de ses amitiés en métropole et envoie, soutenu discrètement par son ami René Millet, un rapport circonstancié à Jules Méline, Ministre des Colonies, pour faire avaliser son projet par le Gouvernement. Ce dernier a malheureusement d'autres priorités et, s'il accepte le principe de la création d'une école d'agriculture en Tunisie, il en laisse la tutelle et la charge à la Régence. C'est un coup d'épée dans l'eau!

Dybowski, ne perdant pas courage, continue à tenter de forcer l'événement; il publie le programme d'admission à l'école en février 1898 et organise le premier concours d'entrée avec un grand succès. En effet, en raison de l'afflux des candidatures (118), il est obligé de porter la promotion de 20 à 40 élèves. Il pense avoir réussi quand la première promotion de l'École d'Agriculture Coloniale de Tunis (E.A.C.T.) entre dans ses murs le 17 octobre 1898; mais il doit faire machine arrière et limiter ses ambitions face à l'opposition obstinée de de Carnières et des gros colons.

Écœuré par tant d'incompréhension, Dybowski baisse les bras et quitte discrètement (9) la Tunisie pour retourner enseigner à l'Institut Agronomique.

Cependant, l'école, devenue «École Coloniale d'Agriculture de Tunis» (E.C.A.T.), nom qu'elle conservera jusqu'à l'indépendance, continue à fonctionner (10). Elle est enfin officiellement inaugurée le 11 mai 1899 par René Millet et Dybowski, revenu pour la circonstance, en présence de Grandeau, son opposant de l'année précédente, qui y représente le Ministre de l'Agriculture! Elle est aussi reconnue officiellement par décret Beylical du 5 août 1899.

Dybowski a bientôt quarante-cinq ans et songe, semble-t-il, à mener une vie plus calme. Son appétit d'exploration est apaisé, mais son vœu le plus cher - fonder une école d'agriculture coloniale répondant à ses conceptions et capable de spécialiser des cadres agricoles et scientifiques pour satisfaire les urgents besoins des colonies - n'a pu être encore pleinement réalisé. Qu'à cela ne tienne : ce qu'il n'a pas pu réaliser en Tunisie, il va le tenter en métropole! La conjoncture est en effet favorable, car le Gouvernement se préoccupe de mettre en place des bases solides pour le développement de l'agriculture dans les colonies: les Jardins d'Essai.

Après avoir envoyé des missions dans ce but aux Antilles et en Guyane (H. Lecomte), au Congo (P. Bourdarie) et surtout dans les pays européens coloniaux : Belgique, Allemagne, Angleterre (A. Milne-Poutingon), le Ministre des Colonies vient de créer une «Commission des Jardins d'Essai Coloniaux» (28.10.98), présidée par A. Milne-Edwards, Directeur du Muséum, dont Dybowski fait naturellement partie (au titre de la Tunisie !), ainsi que son ami Chalot (au titre du Gabon).

Les travaux de cette commission la conduisent à recommander la création à Paris d'un Jardin d'Essai conçu sur le modèle de celui de Kew, qui serait une annexe tropicale et pratique du Muséum. Grâce à l'action de Paul Bourde et de son ami Joseph Chailley, les choses sont rondement menées et, en trois jours, tous les textes sont publiés!

Le «Jardin Colonial de Nogent» (situé en fait dans le bois de Vincennes, c'est à dire dans le 12^e arrondissement de Paris) est créé le 28 janvier 1899 et Dybowski en est nommé Directeur le 30, avec l'appui de son ami Paul Bourde et sur la recommandation de Alphonse Milne-Edwards, qui ne se doute pas qu'il vient de faire entrer le loup dans la bergerie, celui qui deviendra le plus solide ennemi du Muséum! Mais l'existence de ce jardin d'essai, progressivement doté de serres, de laboratoires et, dès 1900, d'une bibliothèque (actuellement gérée par le CIRAD), ne suffit pas à Dybowski. Se répandant alors dans les couloirs des Ministères avec sa force de persuasion coutumière, il arrive à faire créer, le 29 mars 1902, l'École Nationale Supérieure d'Agriculture Coloniale» (E.N.S.A.C.), dont il rêvait depuis si longtemps !

Il en profite pour se débarrasser de la tutelle pesante du Muséum, organisme, à ses yeux, vieillot et confiné dans un naturalisme qu'il estime dépassé. Pour être plus libre dans son action et, probablement, pour collecter plus de subsides, il recherche et obtient la tutelle du Ministère des Colonies, auquel école et jardin sont finalement rattachés, au grand dam de Maxime Cornu, professeur de culture au Muséum depuis 1886, qui se sent profondément frustré et qui, selon certains, en serait mort de contrariété! (1901). Ce brutal changement de tutelle attise les rivalités entre les ministères des Colonies et de l'Instruction Publique (dont dépend le Muséum) et provoque une colère farouche d'Edmond Perrier,

qui a remplacé en 1900 Alphonse Milne-Edwards à la direction du Muséum. Dès 1903, E. Perrier s'insurge contre la création de l'E.N.S.A.C. et fait tout ce qui est en son pouvoir pour que «Nogent» revienne sous sa tutelle; il n'y réussit pas et en garde une telle rancœur qu'il continue d'attaquer ce rival détesté jusqu'en 1916!

Toujours en 1902, Dybowski publie le tome premier de ce qui aurait dû être son grand oeuvre : «Traité Pratique des Cultures Tropicales», avec une préface d'Eugène Tisserand. Cet ouvrage restera malheureusement inachevé, probablement en raison de l'éviction de Dybowski de la direction du Jardin Colonial et de l'E.N.S.A.C., en 1909.

Soucieux d'une plus grande aisance financière, Dybowski imagine de donner éclat et moyens à son nouvel enfant en y organisant des expositions coloniales, à l'image de celle qui avait été organisée au Trocadéro en 1900 et qui avait connu un énorme succès, de façon à faire financer la construction de bâtiments par les colonies, ses clients naturels, et par des sociétés privées de plantations, de négoce, de transformation de productions coloniales.

Après un essai peu concluant en 1905, il profite de la réussite de l'exposition de Marseille en 1906 et arrive à organiser en 1907 une Exposition Internationale d'Agriculture Coloniale sur les terrains du Jardin Colonial, en même temps que se tient à Paris le 5ème Congrès Colonial Français (11).

En effet, les recettes de l'exposition ont été largement suffisantes pour couvrir les frais engagés par les exposants, et surtout par la Société française de colonisation et d'agriculture coloniale, co-organisatrice et principal «sponsor», qui était présidée à l'époque par Jean-Marie de Lanessan, professeur d'Histoire Naturelle à la Faculté de Médecine de Paris et député de la Seine, mais également agronome colonial (12). Ces deux manifestations connaissent un extraordinaire retentissement. C'est à cette exposition que l'on doit les pavillons des colonies qui subsistent encore : Indochine, Congo, Tunisie. Aussi, bâtiments, matériel et collections sont-ils donnés gracieusement au Jardin Colonial, qui se trouve ainsi, comme l'espérait Dybowski, confortablement équipé (13).

Mais la situation évolue, les hommes en place changent et Dybowski, qui a maintenant de nombreux collègues - et rivaux - spécialistes d'agronomie tropicale, possédant souvent de plus grandes compétences scientifiques que lui, n'est plus le «pape» de l'agriculture coloniale.

Pour des raisons encore mal éclaircies mais qui semblent tenir d'abord à son manque de souplesse (14), puis à sa gestion par trop «laxiste» des deniers de l'État et à son refus d'observer un minimum d'orthodoxie administrative, mais

aussi, probablement, à un règlement de comptes, vraisemblablement orchestré par E. Perrier, il doit quitter la direction du Jardin Colonial et de l'E.N.S.A.C. en 1909 et, ayant, semble-t-il, perdu une bonne part de sa combativité, il se confine dans son enseignement à l'E.N.S.A.C. et à l'I.N.A., qu'il assumera jusqu'à sa mort, tout en continuant à publier des articles de temps à autre, à prononcer des conférences et à présenter des communications aux nombreuses Sociétés Savantes dont il est membre.

Un aspect peu connu de la personnalité de Dybowski est sa passion des jardins - et en particulier des jardins exotiques - passion qu'il sut faire partager à de nombreux amateurs, lorsque la «mode coloniale» s'empare de Paris dans les années 1890. C'est ainsi qu'il fait connaissance, en 1897, de Georges Delaselle (1861-1944), assureur habitant Asnières, dont il devait devenir le conseiller et l'ami.

Ce dernier venait de découvrir l'île de Batz et avait été séduit par la douceur de son climat et la beauté de sa flore méditerranéenne. Delaselle avait eu un véritable «coup de foudre» pour cette île et, désireux de s'y fixer un jour, avait acheté, le 20 décembre 1897, sa pointe est, le site de Penn Baz. Encouragé par Dybowski, il décide de créer sur son domaine un véritable jardin exotique tout en préparant son projet d'installation définitive dans l'île. Il suivait ainsi l'exemple de nombreux amateurs éclairés, parmi lesquels on peut citer les plus célèbres : Marcel Alexandre, Émile Gallé, Albert Kahn, dont nous ne savons pas s'ils auraient aussi été inspirés et conseillés par Dybowski. Georges Delaselle pense et réalise pas à pas le jardin de ses rêves de 1897 à 1917, étudiant la botanique et effectuant de nombreux voyages pour observer et collecter les espèces à y introduire. En mai 1918, apprenant qu'il est atteint de tuberculose, il décide enfin de quitter les affaires et Paris et s'installe à Sainte-Anne Poull Zarab. Il ne quittera plus l'île de Batz, consacrant sa fortune et son temps à entretenir et enrichir son jardin. Épuisé par son lourd labeur quotidien, perclus de rhumatismes et ayant englouti sa fortune dans son domaine, il est obligé de vendre sa chère propriété en 1939 (il a 76 ans). Il se retire alors en bordure de mer et mourra dans l'île le 29 janvier 1944.

Les recherches n'ont pas permis de savoir si Dybowski a séjourné à l'île de Batz et continué à conseiller Delaselle, mais cette anecdote est citée pour illustrer l'influence qu'a pu avoir Dybowski sur la mode de la botanique exotique en France et aussi sur ses contemporains métropolitains.(15)

Après la Grande Guerre, Dybowski en vient à se rapprocher de la Pologne, pays de ses ancêtres, et collabore avec l'Institut Scientifique (ou École Supérieure d'Agriculture) de Pulawy. En 1924, quand S. Golinski est nommé directeur du lycée agricole de Lublin, Dybowski, bien que français, est nommé directeur du département d'Agronomie (ou d'Horticulture?) de l'école, fonction qu'il exercera du 1 avril 1925 à sa mort. Il y donne des cours d'Horticulture - ses premières

amours - et y crée des champs modèles de cultures maraîchères. Soucieux de mettre cet institut au même niveau que ses homologues européens, il allie intelligemment études théoriques et pratique agricole, organise des cours et séminaires pour les enseignants des écoles primaires et pour des stagiaires de divers niveaux et venant d'horizons très variés, dont il dirige lui-même les travaux pratiques. Il introduit et expérimente des productions et des techniques nouvelles en Pologne : légumes précoces, nouvelles variétés de choux et d'autres légumes peu connus en Pologne, culture sous verre.. et organise leur vulgarisation. De plus, il lance l'Institut dans la production de semences potagères après accord avec des semenciers français (oignons, salades, pois, haricots, épinards..) et fait connaître cette nouvelle activité en organisant la participation de l'Institut à la foire aux grains de Varsovie.

Dybowski s'attache aussi aux plantes ornementales; il remet en état le «jardin bas», jardin botanique détruit durant la 1^{ère} guerre mondiale, et réactive l'Institut des plantes décoratives» qui, d'une part, agrémente le campus de l'école et, d'autre part, produit, pour la vente, des plantes ornementales ou à fleurs, en pots ou coupées, proposées aux clients dans un petit pavillon élégant, construit sur ses plans. A cette fin, il fait créer des collections de chrysanthèmes, glaïeuls, roses, giroflées, pois de senteur, asters, dahlias, pensées, cinéraires, cyclamens, bégonias...

Mais, curieusement, notre homme - pourtant à la recherche de ses racines, semble-t-il - ne reprend pas contact avec la branche de sa famille restée sur place, en particulier avec son cousin germain, Benedikt Dybowski (1833-1930), lui-même botaniste célèbre, qui était, à l'époque, très âgé et retiré à Lwow, où il avait été professeur à l'université.(16)

Dybowski avait aussi, en dehors de ses fonctions d'enseignement, en France et en Pologne, conservé des activités en France, qui nécessiteraient d'autres recherches. C'est ainsi qu'il se serait occupé, entre autres, d'agriculture intensive aux «Forceries de Préchac» dans les Landes (17) et de sélection du lapin en région parisienne (18).

Dybowski meurt brutalement d'un infarctus le 18 avril 1928, à Mandres-les-Roses (Seine-et-Oise, actuellement Val-de-Marne) et est inhumé le même jour à Nogent-sur-Marne, ville chère à son cœur; un dernier hommage lui est rendu sur sa tombe par Henri Hitier, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Agriculture de France, dont Dybowski était membre titulaire depuis 1915, et par la direction de son École, entourée des élèves de la promotion 1928-29.

L'histoire de la famille Dybowski n'est cependant pas terminée, en Pologne comme en France.

En Pologne, son cousin, Benedikt eut un fils et une fille; s'entendant mal avec son fils, il aurait reporté toute son affection sur sa fille qui épousa son assistant, un médecin; après le mariage, Benedikt adopta son gendre qui prit le nom de Dybowski. Le couple eut une fille, Wladislava Dybowska, qui vit en Pologne; contactée indirectement, elle n'a pu nous fournir d'informations sur la vie en Pologne de Jean Dybowski, qu'elle n'aurait jamais rencontré. Il semblerait également que la majeure partie de la branche polonaise de la famille Dybowski ait été exterminée par les forces d'occupation allemandes durant la deuxième guerre mondiale, en raison de leur appartenance à la noblesse et/ou à l'intelligentsia. Seul un descendant (peut-être du fils de Benedikt), officier de l'armée polonaise, aurait émigré en Grande Bretagne (19).

En France, Dybowski eut trois enfants : deux fils et une fille. Deux d'entre eux sont morts de la grippe espagnole en 1919 et seul son fils aîné lui a survécu. Ce fils, né en 1897, prénommé Jean, Joseph, Antoine, est admis à l'E.N.S.A.C ; en 1919, en raison de ses états de services militaires durant la guerre, et figure dans la liste des anciens élèves avec la promotion de cette année-là. Mais il ne part pas aux colonies et, après s'être occupé quelques années d'agriculture en France (en particulier de lapins, avec puis à la suite de son père), il entre chez Renault après son mariage en 1930 et y fait toute sa carrière. Il meurt d'une leucémie en 1951. Il eut lui-même deux enfants: un fils né en 1931, et une fille, née en 1935.

Il a été possible de retrouver ces descendants et des contacts ont pu être pris. Mais ces trop brèves rencontres n'ont permis d'apporter que quelques corrections et fort peu de précisions complémentaires à cette recherche. En effet, elles nous ont appris que les archives de la famille Dybowski en France avaient disparu pendant la deuxième guerre mondiale. Nos connaissances sur Dybowski n'ont donc pu être complétées, très imparfaitement, qu'au travers de la mémoire collective de ses descendants, bien qu'ils ne l'aient pas connu.

Peut-on cependant tenter d'esquisser le portrait de l'homme Dybowski, sans le biaiser ou même le caricaturer?

Bien qu'ayant «vécu» de nombreuses heures en sa compagnie et ayant lu la majeure partie de son oeuvre, il nous reste difficile de cerner la personnalité et le caractère de cet homme, à beaucoup de points de vue exceptionnel. Les nombreux discours de réception et articles nécrologiques concernant Dybowski donnent de lui, comme il est de coutume, une image par trop flatteuse pour être fidèle. «Savant et patricien», disait de lui Paul Doumer! En revanche, les témoignages directs ou indirects qu'il a été possible de recueillir de sa famille ou de ses anciens élèves, rares et fort contrastés, permettent de relativiser le personnage.

L'image personnelle que nous nous sommes faite de Dybowski, en évitant, autant que possible, de verser dans l'hagiographie, est celle d'un homme aussi excessif dans ses qualités que dans ses défauts.

Grand, bel homme, portant bien barbe et moustache, toujours élégamment mais strictement vêtu, Dybowski ne passait jamais inaperçu. Sa prestance imposait. De plus sa voix agréable et bien timbrée et sa grande facilité d'élocution en faisaient un causeur-né et un conférencier habile. Son art du contact, sa force de conviction et ... son bagout lui ont permis d'arriver à ses fins durant la plus grande partie de sa carrière. Intelligent et, la plupart du temps, adroit, sachant astucieusement combiner diplomatie et combativité, s'étant assuré de hautes protections, fait des amis bien placés et des collaborateurs fidèles, Dybowski a su bâtir savamment son plan de carrière et le mener en grande partie à bien.

Il était revenu de ses expéditions africaines plein de foi dans l'avenir agricole des colonies et savait la faire partager, aussi bien aux décideurs de son époque qu'à de nombreux scientifiques et surtout à ses élèves. D'autant plus crédible qu'il était un des rares explorateurs à formation agronomique et n'appartenant ni à l'armée, ni à la marine, Dybowski fit aisément école et devint le maître à penser d'un petit noyau d'agronomes qui s'étoffa rapidement et qui construisit l'agronomie coloniale, en tant que «discipline» nouvelle et progressivement autonome de l'agronomie métropolitaine. Il fut, dès 1893, à l'Institut Agronomique, un professeur talentueux et apprécié qui fit naître des vocations coloniales chez nombre de ses élèves. Son optimisme sincère - mais incurable - qui transparaît dans tout ce qu'il a écrit, associé à son art de persuader, entraînait l'enthousiasme et l'adhésion à ses idées, même les plus discutables! Cependant, au contact des réalités, d'aucuns se mirent à douter et à contester les thèses de Dybowski; son déclin commençait alors. Il eut d'ailleurs très tôt de solides ennemis, déjà lors de son exploration Congo-Oubangui (20), ensuite à l'Institut Agronomique, puis au Muséum, à l'Académie d'Agriculture, au Ministère des Colonies et même à Nogent. Les moindres d'entre eux ne furent pas Edmond Perrier, déjà cité, et Auguste Chevalier qui, juste après la mort de Dybowski, donnait en termes voilés le fond de sa pensée en disant qu'il était «plus un vulgarisateur qu'un homme de science» ou encore que «ses convictions ne reposaient pas toujours sur des faits scientifiques incontestables».

Il est vrai que son caractère entier et fondamentalement dur, sa volonté obstinée d'arriver à ses fins, quels que soient les obstacles, son dédain souvent trop visible pour ses subordonnés, ses collaborateurs et, plus généralement, pour tous ceux qu'il jugeait lui être inférieurs ou qui ne partageaient pas ses avis, ne rendaient pas simples ses rapports avec ses proches.. et même avec sa famille! Dybowski se connaissait, semble-t-il, bien; il a su se dominer et gommer les aspects excessifs ou déplaisants de son caractère une partie de sa vie; mais, l'âge et les désillusions venant, il se serait aigri et serait devenu un véritable tyran

ayant toujours raison et ne souffrant pas la moindre contradiction. Voici donc le portrait - inachevé - d'un grand nom de l'agriculture coloniale, trop oublié de nos jours; peut-être n'était-il pas un grand «savant», peut-être a-t-il arrêté sa carrière «coloniale» trop tôt, peut-être ses successeurs ont-ils sous-estimé l'importance et le caractère novateur de ses actions? Il n'en reste pas moins qu'il a fait partie de ce petit groupe d'hommes (21) qui, au tournant du siècle, ont compris l'importance que pouvait revêtir un développement de l'agriculture tropicale, tant pour la métropole que pour ses colonies, pour les colonisateurs comme pour les colonisés. En outre, sa formation et son expérience personnelles l'ont conduit à considérer qu'un tel développement ne pourrait être entrepris avec quelques chances de succès que s'il était accompagné et soutenu par une formation spécifique des hommes chargés de sa mise en oeuvre et par une recherche agronomique moderne mais pragmatique et orientée par les besoins du développement.

On ne saurait clore cet exposé sans citer les titres et distinctions de Jean-Thaddée Dybowski; il fut : Ingénieur Général de l'Agriculture Coloniale, Officier de la Légion d'Honneur (décoré le 17 juillet 1905, au Jardin Colonial même, par Etienne Clémentel, Ministre des Colonies, lors de la première exposition qu'il y organisa), Officier du Mérite agricole, Officier d'Académie, Officier du Nichan Iftikar, Membre de l'Académie d'Agriculture (Correspondant en 1898, membre associé le 4.4.1906, membre titulaire dans la section «Agriculture et productions végétales», le 23.2.1915), Membre du Comité de la Société d'Encouragement à l'Industrie Nationale, etc., etc.. Mais il n'a jamais pu (ou voulu?) faire partie de l'Académie des sciences!!!

Bernard Simon
Ingénieur Général d'Agronomie
Ancien responsable des recherches en économie rurale du CIRAD

Note présentée par Yves Boulvert

Notes :

(1) Chalot ne figure pas dans les annuaires des anciens élèves de l'ENSH de l'époque et n'est pas cité par Maxime Cornu dans la liste des anciens élèves de l'ENSH, directeurs de jardins d'essais coloniaux à la fin du XIXe siècle, alors qu'il fut directeur de celui de Libreville de 1893 à 1902. Cependant bien des documents d'époque le présentent comme ancien élève de l'école; il reste possible qu'il n'y ait pas terminé ses études ou qu'il n'ait pas obtenu le diplôme.

(2) Dybowski est parti de Bangui accompagné de Nebout, Brunache, Briquez et Bobichon (délégué du Gouvernement), avec 44 tirailleurs sénégalais (laptots), recrutés à Dakar et 48 porteurs. Chalot est resté à Bangui pour chasser et herboriser dans la région.

(3) Mornes de gneiss, de granit ou rochers de grès horizontaux.

(4) Il en profite pour signer des traités avec les chefs Zouli, Ybanda et M'Poko.

(5) Le *Coffea Dybowskii* n'a eu qu'une existence éphémère; quant aux *coffea Congensis* et *excelsa*, il ne nous a pas été possible de déterminer qui en était le véritable découvreur car Auguste Chevalier, qui prospecta la même région quelques années plus tard, s'en est attribué la paternité. Mais il détestait Dybowski qu'il considérait comme un amateur et un faux scientifique!

(6) Cependant, Charles Chalot a beaucoup publié tout au long de sa carrière; nous avons répertorié près de 100 de ses ouvrages, communications à des congrès ou publications (principalement dans «L'agriculture pratique des pays chauds», «L'agronomie coloniale», le «Bulletin mensuel de l'I.N.A.C.» et la «Revue de botanique appliquée»).

Parmi ses nombreuses publications, on doit signaler :

- «Le cacaoyer» Imp. du Gouvernement Libreville 1894

- «Les cacaoyères au Congo (Notice à l'usage des émigrants)» Imp. Administrative Melun 1896- «Petit traité de culture potagère - à l'usage des postes et stations du Congo français» (avec Pinaud A.) Imp. Gouv't Libreville 1894

- «Le cacaoyer et sa culture» (avec Lecomte H.) C. Naud Paris 1901

- «Rapport sur le jardin d'essai de Libreville» - Libreville 20.06.1901

- «Le cacaoyer au Congo français» (avec LUC M.) Challamel PARIS 1906

- «Culture du citronnier à la Dominique» (avec Deslandes R.) Challamel Paris 1914

- «Culture et préparation de la vanille» (avec Bernard U.) Larose Paris 1920

- «La culture des plantes à parfum dans les colonies françaises» - Larose Paris 1928

En outre Ch. Chalot a publié dans le «Bulletin de l'I.N.A.C.» ou dans «L'agronomie coloniale», à partir de 1919 et jusqu'en 1933, sous le titre «Principales exportations des colonies françaises en ...» des bilans annuels qui vont de 1917 (publié en 1919) à 1932 (publié en 1933).

(7) On peut remarquer à ce propos que les mêmes réticences sont apparues plus tard au Maroc, empêchant Lyautey de créer l'école marocaine d'agriculture dont il ressentait le besoin. L'école de Mekhnès n'a, de ce fait, été créée qu'en 1942 et n'a réellement fonctionné qu'en 1945.

(8) Louis Grandeau (1834-1911), docteur ès sciences, docteur en médecine et pharmacien, introduisit, à la demande de Jules Ferry, l'enseignement agricole à la faculté des sciences de Nancy en 1868; il y fut titulaire durant vingt ans de la chaire de chimie et physiologie appliquées à l'agriculture (et Doyen de la Faculté durant dix ans). Pendant tout son séjour à Nancy, il enseigna également l'agriculture à l'École Nationale Forestière. Aussitôt nommé, il organise la station agronomique de l'Est, la première station de recherches ayant fonctionné en France. Il est aussi considéré comme le précurseur de la création de l'Institut

Agricole et colonial de Nancy, établissement qui forma de nombreux cadres de l'agriculture coloniale.

Grandeau termina sa carrière, à partir de 1888, comme professeur d'agriculture au C.N.A.M. à Paris où il prit la succession de Lecouteux. Son intense activité de journaliste ne doit pas être oubliée: collaborateur du «Temps», dès sa fondation en 1861, directeur en 1893, après Lecouteux, du «Journal d'Agriculture pratique» dont il était un des journalistes les plus appréciés depuis 1867, il fut surtout le fondateur, en 1884, des «Annales de la science agronomique française et étrangère», l'ancêtre des journaux scientifiques français d'agronomie.

(9) On peut en douter compte tenu de ce que l'on sait de son caractère entier et de sa totale absence de discrétion naturelle!

(10) L'inversion de l'adjectif «colonial», qui, après le départ de Dybowski, qualifie l'école et non plus l'agriculture, souligne le profond changement d'orientation apporté.

(11) Ce congrès s'est tenu du 10 au 15 juin 1907 à l'École des Hautes Études Commerciales à Paris.

(12) Jean-Marie, Antoine de Lanessan (1843-1919) débuta comme aide-médecin de Marine et fit à ce titre un séjour en Cochinchine en 1868. Pendant la guerre de 1870, il est chirurgien-major des Mobiles de la Charente-inférieure. Il soutient sa thèse de doctorat en 1873 et est reçu Agrégé d'histoire naturelle médicale en 1876. Professeur de zoologie à la faculté de médecine de Paris, il se lance dans la politique. Radical-socialiste, il est conseiller municipal de Paris en 1879, député de la Seine en 1881 et réélu en 1885. En 1886, il effectue un voyage d'études dans les colonies et, en particulier, en Indochine. Il en publie les conclusions dans un ouvrage intitulé «L'expansion coloniale de la France», qui fit beaucoup de bruit à l'époque.

Gouverneur Général de l'Indochine en 1891, il poursuit la pacification du Tonkin et effectue un voyage au Japon de mars à octobre 1894. Mais, ayant exposé trop librement ses positions dans des communiqués à la presse française d'opposition, il est relevé de ses fonctions le 31.12.1894 par Delcassé, alors ministre des Colonies. Député de Lyon en 1898, vice-président de la Commission de Colonies, il est ministre de la Marine de 1899 à 1902. A ce poste, il réalise une oeuvre considérable en assurant l'équipement et la modernisation des ports de Dakar, Bizerte, Alger et Saïgon. Battu aux élections de 1906, il est élu député de la Charente-Inférieure en 1910 mais n'est pas réélu en 1914. Il meurt à Ecouen (Val-d'Oise) en 1919.

J.M. de Lanessan joua un rôle important dans la politique coloniale française à la fin du XIXe siècle et a laissé une oeuvre considérable, principalement politique. Toutefois, il a publié en 1886, à l'occasion de l'Exposition Universelle d'Anvers de 1885, «Les plantes utiles des colonies françaises», ouvrage qui, à notre connaissance, fut le premier traité d'agriculture coloniale. (Imprimerie Nationale PARIS 1886).

Cette note est le résumé d'un article de Robert Cornevin, paru dans «Hommes et Destins», tome VIII Acad. Sc. OM Paris 1989.

(13) le «Jardin Colonial» de Nogent, dont l'histoire est très complexe et encore pleine de lacunes et d'incertitudes, en raison des rapports pour le moins ambigus qui ont toujours existé entre les différents ministères estimant, peu ou prou, avoir droit de regard sur lui (Éducation Nationale, Colonies, et, plus tard, Culture, Environnement, Agriculture et Coopération), la Mairie de Paris et celle de Nogent-sur-Marne, ainsi que des disputes périodiques entre les différents organismes installés dans le jardin (Muséum, E.N.S.A.C., puis I.N.A.F.O.M., puis E.S.A.A.T., puis C.N.E.A.T., S.T.A.T., puis I.R.A.T., puis C.I.R.A.D., C.T.F.T., pour ne citer que les principaux..) a fait récemment l'objet de recherches approfondies en vue de la publication par la Mairie de Paris et le CIRAD d'un ouvrage retraçant son histoire.

(14) Il avait une dureté de caractère peu commune et était considéré comme un véritable «tyran», tant par ses collaborateurs que par sa famille.

(15) Nous laissons à E.A.D.S. successeur de l'AEROSPATIALE dont le Comité d'établissement était propriétaire du domaine et à qui nous devons ces informations, le soin de poursuivre les recherches qui avaient été entreprises et de raconter cette curieuse histoire.

(16) Le plus célèbre botaniste polonais du XIXe siècle, connu surtout par ses travaux sur la faune et la flore du lac Baïkal et du Kamchatka.

(17) Communication personnelle de sa petite-fille, qui demanderait à être précisée.

(18) Il aurait obtenu un lapin dont le pelage imitait celui du Chinchilla. Mais s'agissait-il du même Dybowski ? Des recherches sont en cours pour confirmer cette information donnée par J. Arnold in «Historique de l'élevage du lapin» (C.R. de l'Académie d'Agriculture de France 1994 Vol.80 N°4 séance du 27.04.94).

(19) Communication personnelle de son petit-fils, à confirmer et à préciser également.

(20) Ainsi, Nebout, très bien noté par Crampel, mais qui s'était mal entendu avec Dybowski, se serait joint à Brunache pour critiquer leur chef commun auprès du Comité de l'Afrique Française, lui reprochant son manque de courage et son orgueil, ainsi que les maigres résultats obtenus par la mission malgré les coûteux préparatifs faits !!!

Information donnée par Jacques Serre dans son article «Albert Nebout (1862 - 1939)» in «Hommes et destins» vol. VIII pp. 311 - 317.

(21) Parmi lesquels on peut citer Paul Bert, Paul Bourdarie, Paul Bourde, Joseph Chailley-Bert, Maxime Cornu, Eugène Etienne, Alfred Grandidier, Henri Lecomte ... Jean-Thaddée Dybowski, qui bénéficiait du soutien sans faille d'Eugène Tisserand, était le seul à avoir à la fois une formation agronomique et une expérience de terrain; de ce fait, il fut le concepteur pratique et le réalisateur avisé des premières structures d'enseignement et de recherches en agronomie tropicale.

BIBLIOGRAPHIE NON EXHAUSTIVE

- Sur sa vie :

Alis Harry, «Nos africains. La mission Crampel. La mission Dybowski. La mission Monteil. La mission Mizon.», Paris Hachette, 1894. - 568 p., 150 ill., 4 cartes

De Béhagle Ferdinand, «Lettre écrite à Mr Dybowski de Caga-Marba le 7.12.1898», «Revue Coloniale» Nelle série (Paris) 1902/06 - 1903/07 vol.2, p.254-246

Annet commandant, «La France colonisatrice en Afrique», Conférence faite au Muséum National d'Histoire Naturelle, «Revue Coloniale» Nelle série (Paris) 1906/01 - n.35, p114-118

Rouget Fernand, Mission Dybowski, p.139-144, in «L'expansion coloniale au Congo français.», Paris LAROSE 1906 - VIII - 942 p.

GaffareL Paul, En marche vers le Tchad p.225-237, in «Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours.», Paris F.Alcan 1918 - 282 p.

Hitier Henri, «Eloge funèbre de J. T. Dybowski», prononcé lors de la séance du 26.12.28 de l'Académie d'Agriculture de France, «Compte Rendus de l'Académie d'Agriculture de France» (Paris),1928 p.1.288-1.291

Chevalier Auguste, «Jean Dybowski (1855-1928)», «Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale (Paris),1929. - 9e année, n.89, pp.94-95

Prudhomme Emile, «Jean Dybowski (1856-1928)», «Annales de l'Institut National Agronomique» (Paris) 1929. - T. 22, p 27-31

Chalot Charles, «Jean Dybowski»,«Agronomie Coloniale» (Paris) 1929. - 18e année, n.133, p.1-2

Maistre Casimir, «La Mission Congo - Niger (1892-1893). Ses origines - Son but - Ses conséquences», «Académie des sciences Coloniales - Communications» (Paris), 1931-1940 T.18, p.135-150 (communication du 21.06.1933)

Siméon Suzanne, «Centenaire de Jean Dybowski», «Encyclopédie mensuelle d'outremer» (Paris) 1956 p.130

Anonyme, «Paniethik Pulawski» - Pulawy 1862-1962, Cahier anniversaire, Varsovie Editions Nationales Agricoles et Forestières 1965

Trepka Andrzej, «Benedikt Dybowski», Katowice Edition SLASK (Silésie) 1979 pp 78-80

Joly Louis, «Jean Dybowski (1857-1928)», in «Hommes et Destins», Paris - Académie des sciences d'OM 1975.-T.1 p.211; 1984.-T.5 p.199

Benoist Thierry, «Archéologie de la colonisation en France métropolitaine : Etude du site de l'ancien Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne.», s.n. 1986.-115 p., (Mémoire de maîtrise en archéologie moderne et contemporaine; Université de Paris IV-Sorbonne)

Serre Jacques, «Henri Bobichon (1866-1939)», in «Hommes et Destins», Paris - Académie des sciences d'Outremer 1989 - t. VIII p. 36-44, «Albert Nebout (1862-1939)», in «Hommes et Destins», Paris - Académie des sciences d'Outremer 1989 - t. VIII p. 311-317

Boué Georges, «L'Ecole Coloniale d'Agriculture de Tunis et ses anciens élèves.», Toulouse: PARAGRAPHIC, 1991.-pp 24-25

Les Amis du Jardin Georges Delaselle, «Ile de Batz - Le jardin Georges Delaselle», Colombes: L.P. Claude-Garamont, 1991.-p.17-18

Daszkiewicz Piotr, «Ogrod kolonialny Jana Dybowskiego» («Le jardin colonial de Jean Dybowski»).»KULTURA» (Varsovie) 1993.-n.12/155 p. 126-129(trad. Alicya Cwiek, CIRAD/CA)

Osborne Michael A., «Nature, the Exotic, and the Science of French Colonialism», Indianapolis: Indiana University Press, 1994.-pp50-54

Boirard François et Daub Claudine, «Albert Nebout. Passions africaines. Récit.», Genève. EBORIS. 1994, p. 43-112

Angladette André, «Communication personnelle».1994

Petits enfants de J. T. Dybowski, «Communications personnelles».1994

- Sur son œuvre :

Dybowski Jean : Certains des ouvrages cités dans la bibliographie ci-après.

Raoul Edouard & Sagot Paul, «Manuel pratique des cultures tropicales et des plantations des pays chauds», Paris: A.ChallameL, 1894

Milhe-Poutingon Albert, «Jardin d'essai colonial.», Paris: Ministère des Colonies - Commission des jardins d'essai coloniaux.- imp. F. Levé, 1899 - 90p.

Lecomte Henri , «J. Dybowski. Traité pratique de cultures tropicales. (analyse bibliographique)» L'Agriculture Pratique des Pays Chauds (Paris) 1901/06 - 1902/07.- vol.1, pp 777-779

Divers ouvrages de Paul Bourde

Divers articles de presse sur le «Jardin Colonial»

- Sélection de ses écrits :

- Voyages et explorations

Le Sahara algérien entre Biskra et El Golea., Revue de Géographie (Paris) 1890/06.-vol.26,

L'extrême Sud algérien. Contributions à l'histoire naturelle de cette région., Angers: Impr. Burdin, 1892.-56p.

Lettre du 2 janvier 1892. La mort de Crampel vengée., Bulletin du Comité de l'Afrique Française (Paris) 1892.- vol.1, n.5, p.2-8

La route du Tchad. Du Loango au Chari., Paris : Didot & Cie Paris, 1893.- 237 p.

Vers le Tchad, Le Tour du Monde (Paris) 1893.-n.65, p. 113-176

Voyage sur la côte du Congo, Compte rendu de la Société de Géographie. de Paris.- 1894.- p.176-177

Mission au Congo français (littoral), Comptes Rendus de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux, 1894.- p.220-221

Pygmées du Congo, La Nature (Paris) 1894/10/13, - p.305

A la recherche de Crampel, Journal des Voyages (Paris) 1903.-vol. 32, p. 241-244; 263-266; 273-275; 295-298; 305-307

Le Congo méconnu, Paris: Hachette, 1912.- 294 p.

L'Afrique Occidentale Française, «Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale» (Paris) 1918/05-06.- 19 p.

- Jardins d'essais

Les jardins d'essais coloniaux, Paris: Hachette, 1897.- 40 p.

Le jardin colonial, in «Colonies et Pays de protectorats.», Levallois-Perret: impr. Créte de l'Arbre, 1900.-p. 517-563

- Agriculture

Les oasis du sud de la province de Constantine et la culture du dattier., in «Annales agronomiques» vol.XV pp. 433-466

Guide de jardinage., Paris: Marpon & Flammarion, s.d. - 295 p.

Note sur la Bardane du Japon., in «Journal de la Société Nationale et Centrale d'Horticulture de France» 3e série tome III p. 770 (s.d.)

Végétaux utiles et plantes exploitables, Compte Rendu de la Société de Géographie de Paris 1893, p.329

L'Agriculture et l'Industrie chez les Noirs du Congo, Le Mouvement Géographique (Paris, Bruxelles) 1893.- p. 26

Exploitation des produits du Congo, La Nouvelle Revue (?) 1895, p.663

Note sur un voyage au Congo et en Guinée. Quelques espèces rares ou nouvelles rapportées par M. Dybowski, Note de M. Hua, Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle (Paris) 1895. pp.314-315

Traité de culture potagère (petite et grande culture), 2ème édition : Paris: Masson, 1895.- VI- 472 p., 5ème édition : Paris: Baillière, 1924.- XII - 340 p.

Note sur un bananier du Congo français, Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle (Paris) 1900.- vol.6, p 135-137

Le «Kô-sam» ou *Bucea sumatrana* Roxb, Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle (Paris) 1900.- vol.6, p 80-82

Traité pratique de cultures tropicales, (dont seul le premier tome est paru), Paris: A. Challamel, 1902.- t.1 - XII - 590 p.

Mission en Guinée française. Extrait du rapport, L'Agriculture Pratique des Pays Chauds (Paris) 1904/07-12.- vol. 4. p. 261-295

Discours prononcé au nom du Ministre des Colonies au banquet offert le 15.11.1906 par l'Association Cotonnière Coloniale au Comité Directeur de la Fédération Cotonnière Internationale sur le thème «Perspectives de développement de la production cotonnière coloniale», in «Bulletin mensuel de l'Association Cotonnière Coloniale» PARIS (1906)

Recherches sur le thé des Colonies françaises, L'Agriculture Pratique des Pays Chauds (Paris) 1908.- vol. 8, n. 59, p.168-169

Note sur la résistance à l'*Hemileia vastatrix* du *Coffea congensis*, L'Agriculture Pratique des Pays Chauds (Paris) 1909.- vol. 9, n. 71, p.159-160

Union nécessaire entre la production coloniale et l'industrie métropolitaine. La production cotonnière, Paris: Musée Social, 1918.- 35 p.

- Politique de développement

Notre force future, Paris: PAYOT, 1919.- 269 p.

Entre 1893 et 1928, Jean-Thaddée Dybowski a présenté quelques 75 communications ou interventions à l'Académie d'Agriculture de France, non seulement sur ses sujets favoris : écoles de Tunis et de Nogent, jardins d'essais et stations, horticulture et jardins, mais aussi sur de nombreuses cultures tropicales : caoutchouc, cacao, coton, banane, ramie, cocotier, sorgho, palmier à huile, café,... jusqu'au feijoa et à la sansevière.

Bien entendu, il s'est également intéressé aux productions méditerranéennes : olivier, blé, ovins ... Mais il est plus curieux de trouver dans ses communications des sujets aussi insolites que, par exemple : L'alimentation des vaches laitières avec des coques de cacao, la culture du riz en Extrême-orient, la conservation du raisin en Chine, les succédanés du pain, le rouissage du lin, l'irrigation dans la vallée du Niger... et même, l'élevage des Lamantins ou la vie psychique des insectes!!

Durant la guerre, il s'est préoccupé du ravitaillement de la métropole par les colonies.

Mais, il a aussi abordé des thèmes plus généraux, tels que l'utilisation des terres, la main d'œuvre agricole, la malherbologie, le problème du bois et de la conservation des forêts dans les colonies, ou encore l'agriculture polonaise.

Jean-Thaddée Dybowski a également écrit de nombreux articles dans diverses revues, dont l'inventaire et l'analyse n'ont pu être encore faits.

- Annexe d'une communication présentée aux deux colloques suivants mais non publiée:

Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre Mer (ORSTOM) et UNESCO, «Les sciences hors d'Occident au XXe siècle» Paris 19-23 septembre 1994.

Etablissement National d'Enseignement Supérieur Agronomique de Dijon (ENESAD), «Les enjeux de la formation des acteurs de l'agriculture - 1760-1945» Dijon 19-21 janvier 1999.

HOMMES ET DESTINS

Tome XI
AFRIQUE NOIRE



Robert Cornevin



Niarinzhe



Jane Vialle



Académie
des
Sciences d'Outre-Mer

L'Harmattan

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES D'OUTRE-MER

HOMMES ET DESTINS

Tome XI
Afrique noire

Sous la direction de Jacques Serre



*Académie
des
Sciences d'Outre-Mer*

L'Harmattan

Les notices publiées ne peuvent engager que la responsabilité de leurs auteurs

ACADEMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER
15 rue La Pérouse – 75116 PARIS
01 47 20 87 93
www.academiedoutremer.fr

© L'Harmattan, 2011
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-54603-5
EAN : 9782296546035